

- Légende du rock psychédélique, The Brian Jonestown Massacre sort un 21^e album.
- Son leader, le génial Anton Newcombe, est toujours aussi fou et égocentrique.
- Rencontre en tête à tête avec une authentique rock'n'roll star à l'esprit embrumé.

Anton Newcombe, rockeur trash

Rencontre Valentin Dauchot

Anton n'est pas prêt", nous lance sans ménagement la tour managère du Brian Jonestown Massacre, en sortant sa tête du bus aux vitres teintées garé dans un zoning anversois. Les génies sont rarement à une minute près. Celui-ci en particulier, d'autant qu'on ne sait pas très bien dans quel état on va le trouver. Quarante-cinq minutes plus tard, la porte automatique finit par s'ouvrir dans un grand nuage de fumée. On se croirait dans un vieux film de science-fiction, lorsqu'on pénètre dans une soucoupe volante, pour y rencontrer une éminence extraterrestre.

La réalité n'est pas très éloignée. Discrètement installé sur les sièges du fond, un vieux hippie coiffé d'un Stetson fume clope sur clope en nous regardant distraitement. Ses longs cheveux sont gras, son teint est rougeaud, son visage usé par le mode de vie épuisant auquel il ne peut et ne veut tout simplement pas renoncer. "Je suis lessivé", lâche Anton Newcombe en allumant une cigarette sans filtre sur la précédente. Le concert que son groupe donnera ce soir au Trix (Anvers) est le dernier d'une tournée de cinquante-six dates à travers l'Europe et l'Amérique du Nord. Après quoi il s'offrira une courte pause avant d'enchaîner vingt-huit nouveaux shows en un mois. "On joue trois heures par jour, tous les jours", ajoute notre hôte. "C'est une expérience épuisante pour nous et difficile pour le public, pas comme tous ces groupes qui enchaînent avec beaucoup d'incompétence morceau médiocre sur morceau médiocre." Nous voilà rassurés, Anton n'a pas changé.

Les Rolling Stones en référence

Formé à San Francisco en 1990, le Brian Jonestown Massacre rend nommé-

ment hommage à son influence majeure: Brian Jones, fondateur, multi-instrumentiste et guitariste exceptionnel des Rolling Stones. Progressivement évincé par Mick Jagger et Keith Richards, Jones quitte le groupe en 1969, quelques semaines avant d'être retrouvé mort dans sa résidence londonienne. Mêlez cela au suicide de masse commis à Jonestown (Guyane) en 1978 par le pasteur Jim Jones et ses disciples, et vous avez le nom de la formation fondée par Newcombe et ses apôtres: The Brian Jonestown Massacre, dont la fin tragique est donc a priori écrite.

"On va sortir un super disque, et vous n'aurez jamais les droits dessus."

Anton Newcombe
Leader du Brian Jonestown Massacre

Aussi chaotique qu'extraordinairement productif, le groupe californien sort six albums entre 1995 et 1997, mêlant rock'n'roll, rock psychédélique et shoegaze. Charismatiques, Newcombe et sa bande acquièrent rapidement un statut de groupe culte dans le milieu et influencent nombre d'autres rockeurs, dont un petit groupe qui se lance à peu près au même moment: The Dandy Warhols.

"Qui est à genoux aujourd'hui?"

Les uns sont ingérables, constamment minés par les bagarres, la défonce et les désertions. Les autres sont responsables, jouent le jeu de l'industrie musicale pour construire une carrière, et jaloussent l'absence de compromis des premiers. Ces deux groupes frères deviennent rapidement ennemis, et tout cela fait l'objet d'un documentaire en 2004 - *Dig* - qui fait exploser leurs cotes de popularité respectives. Irrascible, défoncé et possédé, Newcombe crève l'écran. "Anton est le musicien le plus fou et le plus talentueux que j'aie rencontré", reconnaît son alter ego Courtney Taylor-Taylor face caméra. "Les gens oublieront les Dandy Warhols, alors que le Brian Jonestown Massacre sera éternellement culte."

Vingt ans plus tard, les deux groupes tourment encore, et sont restés fidèles à leurs idéaux. La défonce visible à l'écran a-t-elle été exagérée? "Non, ce n'était pas exagéré", répond Anton Newcombe, dont les excès ont laissé des traces. "Mais je trouve ça assez drôle, aujourd'hui, quand on voit l'état de l'industrie musicale. J'ai envie de demander à tous ces gens des labels et des magazines qui me disaient que j'étais fou et que je ne savais pas ce que je faisais: lequel d'entre nous est le plus fragile aujourd'hui? Qui a sombré dans le chaos et qui a encore du succès? En fait, lequel d'entre nous a encore son job?"

"Tu sais pourquoi on a sorti six albums en un peu plus d'un an?" poursuit-il. "Parce qu'à chaque fois qu'on allait voir un label et qu'il voulait nous acheter, on leur disait: on va sortir un super disque, et vous n'aurez jamais les droits dessus. Aujourd'hui, j'ai mon label, mon studio, les droits sur tous mes morceaux, et tout ça paie le bus dans lequel tu te trouves."

Concert désastreux

Le concert qui suit est un carnage. Lorsqu'il est en place, le Brian Jonestown Massacre est sublime, presque hypnotique avec son mur de guitares et son sens incroyable de la mélodie. Aussi attendu soit-il, ce revival du rock psychédélique des sixties fonctionne parfaitement. Mais Anton, qui a arrêté l'héroïne et diminué l'alcool, a un peu de mal à se concentrer. Le frontman arrête volontiers un morceau en plein milieu s'il considère qu'il est mal joué, et s'énervé tout aussi volontiers sur ses musiciens. "C'est un sport d'équipe", explique-t-il. "Si vous avez un joueur exceptionnel et que le reste de l'équipe n'est pas bon, il ne sera pas bon. Ça n'a rien de personnel, je ne suis pas vraiment fâché sur eux." Personne n'aurait parié qu'Anton Newcombe serait encore de ce monde à 55 ans. Mais il est là, obsédé par l'idée de créer et la mission qu'il s'est donnée. Plus qu'une rockstar, cet étrange personnage fait penser à un enfant anxieux et un peu perdu, retranché dans son monde, son génie et ses petites colères.



Anton Newcombe, 55 ans, dont trente ans d'excès en tous genres et vingt et un albums studio.

“Mec, ça veut dire quoi, être fou?”

Avec son camion militaire bardé de missiles tournés vers le ciel, la cover de **The Future Is Your Past** ★★ (sorti le 10 février) colle parfaitement à l'actualité. Le contenu, lui, ne colle à rien tant il est intemporel. Voilà la 21^e livraison d'un groupe qui fait tout le temps la même chose, mais parvient encore une fois à vous embarquer dans son aventure. On a beau connaître la recette par cœur – voix en retrait, énormément de cordes dont un peu de slide et de sitar, solos ultra-efficaces et batterie puissante –, l'univers du Brian Jonestown Massacre demeure passionnant.

Le groupe perpétuera vraisemblablement cette tradition jusqu'à la mort. À l'image de son autre membre mythique, Joël Gion, compagnon de route de Newcombe depuis trente ans, qui vient de passer trois décennies à s'acquitter d'une seule et unique tâche: agiter son tambourin d'avant en arrière avec un air détaché et deux grandes rouflaquettes.

“On n'essaie pas de sonner comme les sixties”, commente Anton Newcombe lorsqu'on l'interroge sur l'immutabilité du son du groupe à travers le temps. *“On vient des sixties! Je suis né en 1967 et c'est encore la musique que j'écoute. Ce qui m'intéresse, ce sont les possibilités infinies qui se présentent quand on joue de la musique. Brian Jones jouait du violoncelle, de la flûte, du sitar, du mirambo... Et il s'arrangeait pour faire sonner tous ces instruments de façon bizarre. C'est exactement ma conception des choses. Le rock psychédélique est de retour? Très bien, ça ne veut rien dire. D'excellents groupes touaregs, turcs, japonais font du psyché et ils n'ont pas du tout les mêmes influences que nous. C'est un état d'esprit, une mentalité.”*

“J'arrête quand j'ai assez de morceaux”

Depuis 2014, The BJM sort à peu près un album par an et passe le reste du temps sur la route. *“Quand j'écris, je me plonge dans un espace magique. Pas une transe, plutôt un espace de création. Je sors quarante, cinquante, cent morceaux, et j'arrête quand j'estime qu'on en a assez”,* détaille Anton Newcombe. *“Le reste du temps, je joue simplement de la musique pour moi, un peu comme si je me regardais dans un miroir. C'est un rappel, une injonction à ne jamais oublier qui je suis et ce que je ressens.”*

Une façon de ne pas sombrer dans la folie pure et simple? *“Mec, ça veut dire quoi, être fou? Là, on a des gens qui parlent tous les jours d'utiliser une arme nucléaire. Qui est le plus fou dans tout ça? Je ne fais de mal à personne, moi, je me contente d'écrire des chansons d'amour et d'autres trucs.”* *“La seule chose qui compte dans tout ça”,* conclut Newcombe en allumant sa 45^e cigarette sans filtre, *“c'est de rester concentré sur ce en quoi on croit. La plupart des soi-disant rockstars voulaient surtout épouser un mannequin, avoir une grande maison, et prendre de la cocaïne sur des bateaux. Ils ne voulaient pas vraiment jouer de la musique. Une fois qu'ils avaient tout ça, ils arrêtaient de jouer, ça a toujours été comme ça. Ce n'est pas notre cas.”*

V. Dau.